

L'INCOGNITO

Fabrice Lambert

chorégraphe

< >

Gaëlle Obiegly

écrivain

La Briqueterie CDC du Val-de-Marne – Vitry-sur-Seine
Bibliothèque Robert-Desnos – Montreuil
(en partenariat avec le festival Hors limites)
Centre national de la danse – Pantin
Université Paris 13, La Chaufferie – Villetaneuse
(en partenariat avec le festival Hors limites)
Maison de la poésie – Paris
Bibliothèque Faidherbe – Paris
Grand Bouillon, café culturel – Aubervilliers
La Maison rouge – Paris

PRODUCTION DÉLÉGUÉE L'Expérience Harmaat

COPRODUCTION Commande du festival concordan(s)e, Pôle sud - Centre de développement chorégraphique en préfiguration – Strasbourg.

RÉSIDENCES DE CRÉATION Pôle sud – Strasbourg, Villa Médicis – Rome, Bibliothèque Faidherbe – Paris, micadanses – Paris, Centre national de la danse – Pantin.

L'Expérience Harmaat est subventionnée par la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France, ministère de la Culture et de la Communication, la région Île-de-France, et le Conseil départementale de la Seine-Saint-Denis.

L'INCOGNITO

Un homme et une femme dans un espace mais chacun dans son corps et dans chaque corps les organes. On entrevoit une présence. Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Une personne ou un esprit. Un fantôme, peut-être. Une forme humaine sur laquelle se projettent des pensées, un corps auquel on prête des sensations, une animalité dont la subjectivité intrigue. La figure s'emploie à disparaître sous le regard d'une autre qui produit le récit de cette disparition.



Impression(s)

FACE PUBLIC

Nous nous sommes rencontrés dans un café près des Halles. Nous ne savions rien l'un de l'autre quand nous avons commencé à travailler, dans une bibliothèque parisienne, un jour de grève. De mots en mots, de définitions à peine esquissées, en silences partagés, nous sommes ressortis avec des questions aussi grandes que nos espoirs.

Puis est venu le temps du studio, luxueux, devant les angoisses qu'il provoquait. Après quelques essais physiques nous avons inauguré notre première et unique dispute. Je profitai de la situation pour lui proposer d'écrire sur ma disparition. Le corps ainsi chargé, nous avons pu aborder les enjeux de la pièce dans un contexte plus précis. Gaëlle voulait écrire le texte. Elle le désirait fortement. Alors nous nous sommes séparés.

Quelques semaines plus tard je reçus la première ébauche du texte. Je la découvris avec malice et étonnement. Touché. Puis, je fus saisi de frayeur. Elle avait écrit sa partition. Qu'allais-je pouvoir bien faire maintenant ?

À la période de travail suivante, nous nous sommes retrouvés à Rome à la Villa Médicis où Gaëlle était pensionnaire. Elle me proposa d'enregistrer à deux voix, la sienne et la mienne, la totalité du texte créé. C'était un dialogue qui s'inventait, rythmé par les mouvements de lumière qui baignaient le parc de la villa. Ce dialogue, une fois enregistré, durait 28 minutes. C'était le temps que durait ma dernière partition chorégraphique « D'eux#2 », pièce sur la disparition du corps, que je danse la peau entièrement recouverte d'un zentai, une combinaison lycra, noire.

Nous avons eu alors cette tentative de confondre dans la même durée le texte enregistré et la partition chorégraphique. Le regard de Gaëlle, assise sur le plateau, face public, soutenait la disparition du mien sous le zentai que j'avais rhabillé d'une chemise et d'un pantalon. Ce n'était plus nous qui parlions mais l'association d'un mot et d'une histoire au mouvement ou à une posture. Nous étions devenus les spectateurs de ce que nos partitions orchestraient.

Je vis cette expérience comme celle de la complémentarité de l'autre, cette poche nourrissante venue de l'incognito. De ce qui apparaît, de ce qui agit.

Fabrice Lambert

Quand on m'a fait cette proposition, j'ai hésité. Puis j'ai accepté, après avoir vu au Théâtre de la Ville une chorégraphie minimale du danseur auquel on m'a associée. Il s'appelle Fabrice Lambert, il dansait d'une manière imperceptible. Et impeccable. Il était couché dans une flaque d'eau. Quelques mois plus tard, on a commencé à travailler ensemble pour le festival. Mais je me suis vite rendue compte que ça n'irait pas très loin malgré tous nos efforts. Ceux-ci visaient à exposer notre rencontre. Au bout de quelques jours mon cahier était rempli de phrases qui auraient pu nourrir une note d'intention mais ne pouvaient déboucher sur un spectacle.

On a découvert qu'on avait le même sentiment, qu'on éprouvait le même ennui face à la contrainte d'être ensemble sur un plateau. On s'est donc séparés. Peu après, d'une façon naturelle, nous avons repris notre projet qui d'ailleurs expose notre désaccord et détachement. Lui, en dansant excessivement et moi en l'ignorant. Son corps et mon texte se trouvent parfois en contact sans toutefois chercher à l'établir. Il en résulte une étrangeté qui tient à notre discordance.

La première fois que j'ai pris place sur scène je portais les mêmes vêtements que durant la journée qui avait précédé cette représentation. C'était une volonté de ma part. Tout comme de ne pas saluer le public à la manière des gens de spectacle. Car je résistais à cette condition. Finalement, la deuxième fois, j'ai cédé. J'ai endossé un costume afin de couvrir ma personne. Car, ce qui était pénible la première fois tenait à ce que je sentais le regard du public. En vêtements de ville, j'étais nue. Tandis qu'en costume de scène, je n'étais personne.

Or, c'est ça, notre propos dans *L'incognito*. Être personne. Ou plutôt faire semblant d'être personne. L'identité de chacun se révoque dans l'exhibition de deux corps qui cohabitent artificiellement. On voit une femme assise et un homme en mouvement. On entend deux voix, peut-être les leurs. Peut-être pas. C'est d'ailleurs la question qui nous sera le plus souvent posée à l'issue des représentations : qui parle ?

On ne sait pas s'ils sont ensemble, les deux protagonistes de la pièce. Ce qui lie ces figures c'est l'espace qu'ils occupent et le texte qui donne sur une intériorité. Quant au chorégraphe et à l'auteure, ce qui les lie c'est la commande. Le festival concordance organise la rencontre de la danse et de l'écriture. Après quelques journées de discussions, disais-je, nous avons dû admettre que pour nous cette rencontre n'avait pas lieu ou bien d'une manière trop forcée. Nous avons fait de cet impossible le cœur de notre collaboration. L'écart entre nos pratiques, plutôt que le masquer, il fallait qu'il soit visible et aussi évident pour le spectateur que pour nous mêmes. Notre complicité est véritablement née de différences.

Ce décalage m'a permis d'accentuer les rapports entre l'observation et l'imagination. C'est-à-dire que pendant une première phase du travail, j'ai considéré le corps de la personne qui dansait sous mes yeux, mais aussi ses moindres gestes en notant sur le vif ce que je voyais et les pensées qui faisaient irruption à la faveur de cette observation passive. Comme lorsqu'on est au spectacle. J'étais en effet spectatrice, au départ. Puis il m'a fallu m'éloigner de ce corps pour le remplir, l'imaginer à partir de son absence. Il s'agit là de la deuxième phase du travail, celle de l'écriture proprement dite, de la construction. Le texte lui-même adopte le principe visuel de la pièce. Ce principe de superposition les structure pareillement. Dynamisme et immobilité, aventure et réflexion cohabitent dans la parole comme dans la chorégraphie. Ensuite, il y a une troisième phase, qui est celle de la représentation et celle-ci m'a permis de devenir spectatrice non plus du seul danseur mais aussi de la narratrice.

Ce que cette expérience, dans son ensemble, m'a apporté c'est une capacité de distanciation avec ce que j'écris. Au fil des représentations, je m'en suis séparée. Autrement dit, grâce au corps de l'autre, j'ai cessé de faire corps moi-même avec ma parole.

Gaëlle Obiegly

L'INCOGNITO

Je viens de lire toute une page du dictionnaire, de le lire comme un catalogue de couleurs. Ensuite il faut trouver un moyen de les utiliser. Les mots sont des tubes de peinture, une matière et pas la matière.

Le mot n'est pas la chose, l'arbre n'est pas les arbres.

Avec ces mots on peut faire une description, une histoire, donner des ordres, mentir, faire des révélations, tenir un discours, écrire un dialogue. Mais un poème ne s'écrit que dans la mort et ne se décide pas.

J'ai regardé les planches anatomiques dans le Larousse et j'ai considéré ton corps à distance.

Ton squelette me fait rire. Tes muscles m'ensorcellent. Ta peau m'irrite. Tes organes m'intriguent. Tes oreilles m'épatent. Tes yeux me gênent. Ta tête m'inspire. Ton cœur m'impressionne. Tes poumons me rendent accro. Ton intestin grêle me donne des frissons. Ta langue me fait réfléchir. Tes orteils m'obsèdent. Ton foie me retourne. Tes épaules m'angoissent. Tes coudes me tiennent à distance. Ta paroi nasale me file la pêche. Tes molaires m'illuminent. Ton appareil génital m'engendre. Ton cerveau me blesse. Tes reins m'égarent. Ton visage me dirige.

J'ai marché dans la rue en murmurant un poème appris autrefois et j'ai trouvé l'azur. Il y avait des hommes, et des femmes qui s'activaient, des amis bras dessus bras dessous.

En fait, on bouge tout le temps. Mais à partir de quand on dit que c'est de la danse ? À partir du moment où on en a conscience. Tu décides soudain que tes gestes signeront tes sentiments. Tu te lèves inopinément au milieu d'une phrase et tu t'éloignes de ta tâche habituelle. Tu ne dis rien de ton projet. Tu confies ta pensée à ton corps. Alors tu penses en grand. À un moment j'ai envisagé de conformer ma vie aux poèmes, qu'elle s'associe intimement à certains poèmes. Là, je me



laisse emporter par tes mouvements. Nous touchons ainsi notre commencement. Celui qui est enfoui en nous-mêmes. À cet instant, nous éprouvons la nature sauvage des origines.

Quels mots tracent les pieds, les mains, les bras ?

J'imagine un être humain qui a mal quelque part et qui cherche à guérir. C'est un homme. Il ne tient plus assis. De sa douleur, il tire des gestes, des mouvements nouveaux. Il a ouvert le courrier dès son arrivée au bureau, il a jeté les prospectus dans la corbeille à papier et puis tout le reste. On l'a appelé pour le comité de pilotage hebdomadaire. Dans l'ascenseur il n'a fait que claquer ses doigts au rythme d'une chanson qu'il avait dans la tête, siège aussi de sa douleur. Ce jour-là il a des yeux d'enfant malade qu'ils ne baissent pas quand on l'interroge. Il ne dit rien. On distingue sur son visage une idée qui va son chemin.

On ne l'a pas vu s'éloigner. Il a quitté la table des négociations. Il est sorti de la salle de réunion. En chemise. Il a refermé discrètement la porte derrière lui. Cette fois, sa timidité ne cherchait pas à le dissimuler lui mais son projet de fuite. Après ça, il s'en va. En sortant du bâtiment, il est griffé par une branche d'acacia qu'il repousse. Le mouvement qu'il produit alors, il lui semble qu'il ne l'a jamais fait. Ou si. Mais dans un autre contexte, à des fins différentes. Il refait ce geste qu'il vient de faire pour se défendre de la branche épineuse. Il refait ce geste en marchant dans les rues parmi les hommes qui s'activent, et les femmes. Comme il s'est enfui du cadre professionnel, il se délivre de toute utilité, il produit des gestes sans objet, il marche sans but, il évolue sans visée. Disons qu'il s'est mis en mouvement. Il est un poème en acte.

Tu souffles contre des portes closes. Elles s'ouvrent. Tu te trouves devant un drôle de tableau.

Au fond d'une grotte dont les ombres sont vertes se tient l'humain recroquevillé. Il semble dans les entrailles d'un géant ou pourquoi pas d'une divinité. La tête de l'humain repose sur un entrelacs de cylindres d'un gris intestinal. Si sa nuque ne s'enfoncé pas profondément cela provient ou de sa légèreté ou de sa résistance ou de la rigidité des matériaux qui lui servent d'oreiller.

C'est un humain qui est parti d'un constat, qui, sans dire un mot, a quitté son poste. De toute façon, on ne voulait plus de lui. On l'a vu sortir de sa boîte et se déplier et marcher dans des rues, ensuite le long d'une nationale avant qu'il ne s'avance vers un bois. En s'y enfonçant, il imitait le cri du coucou.

Le voici là, donc, en boule presque, sur un lit de mousse. Et la tête ensevelie dans des tubes. Rien ne semble sale, mais il est vrai qu'on n'est pas regardant. D'où viennent ces tuyaux, d'un chantier certainement. Ça doit provenir d'un bâtiment qui comme cet humain est en reconversion. Lui aussi se défait de son ancien emploi, de ses occupations, de ses contrariétés, stratégies, sentiments morts, équipements obsolètes. Mis à nu il se repose. Bien foutu.

C'est volontiers que tu commanderais, volontiers que tu te mettrais sur le trône mais ce serait pour ordonner quoi ? Pour ordonner au jour de se lever. Pour éteindre les douleurs.

Malgré les échasses, malgré les avions, et même les fusées, l'homme reste en bas. Sur le sol.

Celui-ci se trouve à la tête d'un nouveau et superbe royaume. Le soleil s'insinue entre les branchages et timidement il vient sur cette poitrine. La clarté qui palpète en dessous de ce visage on croirait une colombe avec des roucoulements, des ailes de neige. Jusqu'à présent, peut-être qu'elle sommeillait. Une perfection naît en ce corps. C'est lui qui la porte.

La lumière dispatche ses fruits. À quelques mètres, un grand arbre est orfévré par elle. Autour de ses craquelures l'organisation verte se change en halo sous l'effet des rayons. Les feuilles qui se répètent nimbent le tronc vers lequel se pose le regard de celui qui nous intéresse.

Tu fais craquer tes doigts. Tu hausses les sourcils. Tu tournes sept fois ta langue dans ta bouche. Ton nez te démange. Tu mordilles tes lèvres. Tu en touches un mot à ton boss. Après tu t'en laves les mains. Tu hausses les épaules. Tu as un haut le cœur. Tu en as plein le dos. Tu te faisais des cheveux. Tu avais les nerfs en pelote. Tu te pincas pour y croire. Où as-tu mis les pieds ? Les bras t'en tombent. Tu n'en crois pas

tes yeux. Tu étouffais dans les luttes intestines. Tu as pris tes jambes à ton cou. Je ne suis pas dans ta tête mais je vois bien que tu respirez, enfin.

On croirait qu'il n'est plus exclusivement humain, cet humain. Il n'y a plus d'autre stratégie dans son corps que celle des organes qui imposent leur vue. C'est leur élan qu'il suit dorénavant.

Si ses yeux tombent sur un tronc d'arbre il en considère la forme cylindrique jusqu'à ce que malgré lui ses membres se déplacent.

Si une cuvette de mousse s'offre à sa contemplation, il ne fait plus rien, plus un geste, ou bien si, quelques gestes, mais sans perspective. Pendant cette éternité, il est introuvable. Son ancien entourage a fait imprimer des faire-part de décès bien qu'on n'en ait pas la preuve, du décès.

La preuve est le corps. Une preuve de vie comme une preuve de mort.

Supporter toutes les vérités nues et regarder les choses en face, sans nul trouble, ça c'est la souveraineté.

Et pourtant s'ils voyaient l'humain, cet humain qu'ils recherchent, ils ont même organisé des battues, s'ils le voyaient là, ils le croiraient en train de cuver. Et ils le soulèveraient du sol, à plusieurs. Ils lui donneraient quelques petites gifles pour lui remettre les idées en place. Ils lui criaient après. Et l'humain déguerpissait et grimperait dans un arbre s'y montrant inabordable.

On pleurera ton absence, pas tout de suite mais lorsqu'on prendra conscience que tu ne seras plus jamais là. Quand on t'aura perdu, on saura que l'on t'avait. Ta disparition fera la matière de poèmes. C'est en leur nom que tu te sacrifies. Alors qu'avant tu travaillais dans le conseil financier.

On t'a remplacé par un type plus jeune. On a parlé de toi. On a bien insisté sur tes points forts. On ne s'est pas étendu sur ta reconversion. On n'a toujours pas compris ce qui t'a pris. On n'a rien compris. On n'a rien vu venir. On avait raison de ne pas te donner la clé du coffre.

Pour en finir, il faut enterrer cet humain. Mais il manquait le corps. On a trouvé un squelette dans un souterrain de la boîte. On s'est demandé si on pourrait le faire passer pour le sien. Bien maquillé, ça passerait. On a pensé à l'humain qu'il était en dessous de la personne qu'ils avaient connue. On l'a considéré dans ses extrêmes, on l'a vu comme on ne l'avait jamais vu. Un squelette au commencement. Un squelette à la fin.

Mais tu n'es ni le commencement ni la fin.

Le squelette ne peut prétendre au chagrin, il ne suscite aucune larme. Quel fossoyeur pleurerait en relevant des tibias, des fémurs, une mâchoire. Le corps parvenu à cet état n'a plus d'attaches avec aucun être vivant. Il est au mieux devenu une légende. Ce radical d'homme se prête à toutes les manipulations.

Dans l'école élémentaire il se tenait au fond de la classe, attentif au tableau où des noms propres se superposaient à ceux que l'on avait effacés à l'éponge. Durant le premier cours, il avait été question de botanique. On nous avait donné des feuilles avec des végétaux que nous avons coloriés au crayon. Puis la sonnerie stridente vous avait permis de sortir, de bâiller, de courir, de poursuivre un jeu d'équipe, de faire une partie de cartes, une bataille. Deux primitifs se bagarraient sous le préau. Cinq fillettes se pressaient aux cabinets devant la porte desquelles comme en prosternation elles s'agenouillaient en attendant leur tour. Observant les pulsations des viscères les fillettes se détachaient de leurs clans pour n'être plus qu'à leurs gargouillements. Et toi, tu les aimais.

Ce souvenir se dilate et tu palpites. Et tu n'as plus mal à la tête.

Nous touchons ainsi notre commencement. Celui qui est enfoui en nous-mêmes. À cet instant, nous éprouvons la nature sauvage des origines.

Avec les mots je peux faire une description, une histoire, donner des ordres, mentir, faire des révélations, tenir un discours, écrire un dialogue. Mais un poème ne s'écrit que par la vie. Par la vie même.